

# 1

## Un devenir-termite

Il y a bien des façons de commencer. Par exemple en disant, comme un héros de roman qui s'éveille après un évanouissement en se frottant les yeux, l'air hagard, et qui murmure : « Où suis-je ? » Pas facile, en effet, de reconnaître où il se trouve, surtout après un si long confinement, le visage masqué, en sortant dans les rues aux rares passants dont il ne voit que le regard fuyant.

Ce qui le décourage surtout, non, ce qui l'effraie, c'est que depuis peu il s'est mis à regarder la lune – elle est pleine depuis hier soir – comme si c'était la seule chose qu'il pouvait encore contempler sans ressentir un malaise. Le soleil ? Impossible de se réjouir de sa chaleur sans aussitôt penser au réchauffement climatique. Les arbres que les vents agitent ? Il est taraudé par la peur de les voir se dessécher ou périr sous la scie. Même l'eau qui tombe des nuages, il a l'impression déplaisante de se croire responsable de sa venue : « Vous savez bien qu'elle va bientôt manquer

partout ! » Se réjouir de la contemplation d'un paysage ? Vous n'y pensez pas – nous voilà responsables de chacune de ses pollutions, et si vous vous émerveillez encore des blés dorés, c'est parce que vous avez oublié que les coquelicots ont disparu à cause de la politique agricole de l'Union européenne ; là où les impressionnistes peignaient un pullulement de beautés, vous ne pouvez voir que l'impact de la PAC qui a tourné les campagnes en déserts... Non, décidément, il ne peut calmer ses inquiétudes qu'en posant son regard sur la lune : de sa ronde, de ses phases, au moins, il ne se sent pas du tout responsable ; c'est le dernier spectacle qui lui reste. Si son éclat t'émeut tellement, c'est parce que de son mouvement, enfin, tu te sais innocent. Comme tu l'étais naguère en regardant les champs, les lacs, les arbres, les fleuves et les montagnes, les paysages, sans penser à l'effet de tes moindres gestes. Avant. Il n'y a pas si longtemps.

En me réveillant, je me mets à ressentir les tourments subis par le héros de Kafka, dans sa nouvelle *La Métamorphose*, qui pendant son sommeil s'est transformé en blatte, crabe ou cancrelat. Du jour au lendemain, il se retrouve terrifié de ne pouvoir se lever comme avant pour aller travailler ; il se cache sous son lit ; il entend sa sœur, ses parents, son patron frapper à la porte de sa chambre qu'il a pris soin de fermer à clef ; il ne peut plus se lever ; son dos est dur comme l'acier ; il doit réapprendre à discipliner ses pattes ou ses pinces qui s'agitent en tous sens ; il s'aperçoit peu

à peu que personne ne comprend plus ce qu'il dit ; son corps a changé de taille ; il se sent devenir un « monstrueux insecte ».

C'est comme si j'avais subi, moi aussi, une vraie métamorphose. Je me souviens encore que, avant, je pouvais me déplacer innocemment en emportant mon corps avec moi. Maintenant je sens que je dois avec effort tirer dans mon dos une longue traînée de CO<sub>2</sub> qui m'interdit de m'envoler en prenant un billet d'avion et qui embarrasse désormais tous mes mouvements, au point que j'ose à peine taper sur mon clavier de peur de faire fondre quelque glace lointaine. Mais c'est pire depuis janvier parce que, en plus, je projette devant moi – on me le répète en continu – un nuage d'aérosols dont les fines gouttelettes diffusent dans les poumons des virus minuscules capables de tuer mes voisins qui s'étoufferaient dans leur lit en débordant les services hospitaliers. Derrière comme devant, c'est comme une carapace de conséquences chaque jour plus affreuses que je dois apprendre à traîner. Si je m'efforce de garder mes distances réglementaires en respirant avec peine dans ce masque chirurgical, je n'arrive pas à ramper très loin, car dès que je tente de remplir mon caddie, le malaise s'accroît : cette tasse de café ruine un sol des tropiques ; ce tee-shirt renvoie dans la misère un enfant du Bangladesh ; du steak saignant que je me réjouissais de manger émane des bouffées de méthane qui accélèrent encore la crise climatique. Du coup, je gémiss, je me contorsionne,

## Où suis-je ?

terrifié par cette métamorphose – vais-je enfin me réveiller de ce cauchemar, redevenir comme avant : libre, intègre, mobile ? Un humain à l'ancienne, quoi ! Confiné d'accord, mais pour quelques semaines seulement ; pas pour toujours, ce serait trop affreux. Qui voudrait finir comme Gregor Samsa, mort desséché dans un placard, au grand soulagement de ses parents ?

Et pourtant il y a bien eu métamorphose, et il ne semble pas que l'on va revenir en arrière en s'éveillant de ce cauchemar. Confiné hier, confiné demain. Le « monstrueux insecte » doit apprendre à se déplacer de guingois, à se colleter à ses voisins, à ses parents (peut-être la famille Samsa va-t-elle se mettre à muter elle aussi ?), tous embarrassés de leurs antennes, de leurs traînées, de leurs sillages de virus et de gaz, tous cliquetant de leurs prothèses, un affreux bruit d'ailerons d'acier entrechoqués. « Mais où suis-je ? » : ailleurs, dans un autre temps, quelqu'un d'autre, membre d'un autre peuple. Comment s'y habituer ? En tâtonnant, comme toujours – comment faire autrement ?

Kafka avait touché juste : le devenir-blatte offre un assez bon départ pour que j'apprenne à me repérer et à faire aujourd'hui le point. Les insectes sont partout en voie de disparition, mais les fourmis et les termites sont toujours là. Pour voir où cela va nous mener, pourquoi ne partirais-je pas de leurs lignes de fuite ?

Ce qui est bien commode avec les termites champignonnistes et la façon dont ils vivent en symbiose avec des champignons spécialisés capables de digérer

le bois – les fameux *Termitomyces* –, c'est qu'ils élèvent de vastes nids de terre mâchonnée à l'intérieur desquels ils maintiennent une sorte d'air conditionné. Une Prague d'argile où chaque morceau de nourriture passe dans le tube digestif de chaque termite en l'espace de quelques jours. Le termite est confiné, c'est même un modèle de confinement, il n'y a pas à dire : il ne sort jamais ! Sauf que la termitière, c'est lui qui la construit en salivant motte après motte. Du coup, il peut aller partout, mais à condition d'étendre sa termitière un peu plus loin. Le termite s'enveloppe dans sa termitière, il se roule en elle qui est à la fois son milieu intérieur et sa manière propre d'avoir un extérieur, son corps étendu, en quelque sorte ; les savants diraient un deuxième « exosquelette », en plus du premier, sa carapace, ses segments et ses pattes articulées.

L'adjectif « kafkaïen » n'a pas le même sens si je l'applique au termite tout seul, isolé sans nourriture dans un univers carcéral de glaise sèche et brune, ou s'il désigne plutôt un Gregor Samsa finalement fort satisfait d'avoir digéré sa maison de terre grâce aux bois bouloités par ses centaines de millions de parents et de compatriotes dont la nourriture compose un flux continu sur lequel il a prélevé en passant quelques molécules. Ce serait une nouvelle métamorphose du célèbre récit de *La Métamorphose* – après beaucoup d'autres. Mais alors personne ne le trouverait plus monstrueux ; personne ne chercherait plus à l'écraser comme un cafard à la manière de papa Samsa.

Où suis-je ?

Peut-être dois-je le doter d'autres sentiments, en m'exclamant, comme on l'a fait pour Sisyphe, mais pour de tout autres raisons : « Il faut imaginer Gregor Samsa heureux... »

Ce devenir-insecte, ce devenir-termite permettrait de calmer l'effroi de celui qui n'a plus, pour se rassurer, que la lune à contempler parce qu'elle est le seul être proche qui soit extérieur à ses soucis. Car enfin, si tu ressens un tel malaise en regardant les arbres, le vent, la pluie, la sécheresse, la mer, les fleuves – et, bien sûr, les papillons et les abeilles – parce que tu te sens responsable, oui, au fond, coupable de ne pas lutter contre ceux qui les détruisent ; parce que tu t'es insinué dans leur existence, que tu as croisé leur trajectoire ; eh bien, c'est vrai : c'est toi aussi, *tu quoque* ; tu les as digérés, modifiés, métamorphosés ; tu en as fait ton milieu intérieur, ta termitière, ta ville, ta Prague de ciment et de pierre. Mais alors pourquoi te sentirais-tu mal à l'aise ? Rien ne t'est plus étranger ; tu n'es plus seul ; tu digères tranquillement quelques molécules de ce qui arrive dans tes intestins, après être passé par le métabolisme de centaines de milliards de parents, d'alliés, de compatriotes et de compétiteurs. Tu n'es plus dans ton ancienne chambre, Gregor, mais tu peux aller partout, pourquoi continuerais-tu à te terrorer de honte ? Tu as fui ; va de l'avant ; enseigne-nous !

Avec tes antennes, tes articulations, tes émanations, tes déchets, tes mandibules, tes prothèses, tu deviens peut-être *enfin* un humain ! Et ce sont tes

parents, au contraire, ceux qui frappent à ta porte, inquiets, horrifiés, et même ta brave sœur Grete, qui sont *devenus* inhumains, en refusant leur devenir-insecte ? Ce sont *eux* qui doivent se sentir mal, pas toi. Ce sont eux qui se sont métamorphosés, que la crise climatique et la pandémie ont transformés en autant de « monstres » ? On a lu la nouvelle de Kafka à l'envers. Remis sur ses six pattes velues, Gregor, enfin, marcherait droit et pourrait nous apprendre à nous extraire du confinement.

Depuis que nous parlons, la lune a baissé ; elle est en dehors de tes tracés ; étrangère mais d'une autre manière qu'avant. Tu n'as pas l'air convaincu ? Le malaise est toujours là ? C'est que je t'ai rassuré à trop peu de frais. Tu te sens encore plus mal ? Tu hais cette métamorphose ? Tu veux redevenir un humain à l'ancienne ? Tu as raison. Même si nous étions devenus des insectes, nous serions encore de *mauvais* insectes, incapables de nous mouvoir très loin, enfermés dans notre chambre fermée à clef.

C'est cette affaire de « retour à la terre » qui me donne le tournis. Ce n'est pas honnête de nous pousser à atterrir, si l'on ne nous dit pas où nous poser sans nous crasher, ce qu'on va devenir, avec qui on va se sentir affilié ou non. J'ai été trop vite. C'est l'inconvénient de partir du lieu d'un crash, je ne peux plus *me localiser* avec l'aide d'un GPS ; je ne peux plus rien survoler. Mais c'est ma chance aussi : il suffit de commencer par là où l'on est, *ground zero*, en essayant

Où suis-je ?

de suivre la première piste dans la broussaille et de voir où ça nous mène. Pas la peine de se presser, il reste encore un peu de temps pour trouver où se nicher. Bien sûr, j'ai perdu ma belle voix de stentor, celle qui dissertait d'en haut en s'adressant à la cantonade à tout le genre humain ; comme celle de Gregor pour l'oreille de ses parents, mon élocution risque de ressembler à un affreux borborygme, c'est tout l'inconvénient de ce devenir-animal. Mais ce qui compte, c'est de faire entendre les voix de ceux qui procèdent en tâtonnant dans la nuit sans lune, en se hélant. D'autres compatriotes parviendront peut-être à se regrouper autour de ces appels.